

Le 2023-10-03 00:15, Léa Arson a écrit :

> Bonjour,
> Je vis dans la vallée de la Roya, j'aime beaucoup votre revue et je
> participe moi même à plusieurs médias locaux (radio et presse
> écrite).
> J'aimerais bien écrire un texte/témoignage qui parle du féminisme
> en milieu rural, depuis ce que nous traversons actuellement dans la
> Roya. Il se passe ces derniers temps par chez nous une dynamique assez
> réjouissante de visibilité et organisation autour de ces
> questions mais qui génère aussi pas mal de résistances, de doutes,
> de craintes. J'aimerais bien parler de ce sujet car cela soulève des
> enjeux, des paradoxes très différents de ce qui se passe en ville,
> notamment en raison de l'esprit communautaire, presque insulaire de ce
> genre de territoire.
>
> Est ce que cela vous intéresserait, et si oui y a t'il des
> contraintes de signes, forme...?
> Par ailleurs j'anime une radio locale, si jamais certains sujets vous
> intéressent et que des traductions sous forme d'articles sont
> envisageables, on peut imaginer d'autres collaborations :)
> <https://radiotoutterrain.com>
>
> Amicalement,
> Léa

Le mar. 31 oct. 2023 à 17:13, <revuenunatak@riseup.net> a écrit :

Bonjour,

Merci pour ton courriel et ta proposition. Cela pourrait bien entendu nous intéresser. Je ne crois pas qu'il y ai des contraintes de formes mais pour la longueur on va parler en a4 12mm c'est pas plus de 10 pages.

Nous nous réunissons en Janvier prochain pour élaborer le prochain numéro. C'est lors de nos week-end d'animation que nous lisons collectivement les propositions et sélectionnons ou non, en essayant d'argumenter en cas de refus, les articles qui paraîtront alors environs 6 mois plus tard.

Si tu veux qu'on en parle de vive voix c'est aussi possible et peut-être plus simple ?

Pour ma part je vais aller écouter avec plaisir vos créations documentaires.

Merci bien,

H. pour la revue Nunatak

17/01/2024 : Bonjour,

Je reviens vers vous concernant ma proposition de contribution. J'ai écrit deux articles qui vont de paire, sur la condition des femmes bergères dans le monde pastoral : un format témoignage et un format plus reportage.

Ces deux articles vont être publiés en mars prochain dans notre gazette locale Fanfara dans la vallée de la roya (800 exemplaires avec une portée très locale). Je vous l'envoie donc en me disant que ça peut être intéressant que ces articles soient publiés dans Nunatak pour toucher d'autres publics.

Les articles sont en pièce jointe.

Amicalement
Léa

Conditions de travail des berger·es : pourquoi tant de vulnérabilité ?

châpo : Cette enquête auprès du milieu professionnel des bergers et bergères questionne la vulnérabilité particulière, et souvent invisible de ce métier.

“Le salariat des bergers, c’est une zone de non droit, on est très en retard sur le droit du travail”, explique Lison, l’une des initiatrices du syndicat des gardien·nes de troupeaux, cette nouvelle branche de la CGT, créée en 2022.

Parmi les facteurs de précarité, elle pointe l’isolement et la dépendance à l’éleveur-employeur, qui est souvent leur seul interlocuteur et dont les berger·es dépendent pour le ravitaillement en eau et en électricité de leur cabane. A cette précarité matérielle, s’ajoute une culture patriarcale bien ancrée, qui fait que là-haut en montagne l’anormal devient souvent la norme. *“Une bergère me confiait dernièrement que son patron précédent venait régulièrement avec ses copains passer la soirée dans sa cabane, et elle se réveillait fréquemment avec des hommes inconnus qui dormaient à côté de son lit.”* Une dizaine de situations similaires remontent chaque année aux oreilles du syndicat : *“le schéma classique de l’éleveur qui tente de rentrer dans la cabane ça en devient lassant tellement il se répète”* confirme sa collègue Fanny, bergère elle aussi. La relation à l’éleveur n’est pas la seule source de vulnérabilité. Thomas co-directeur de l’ABBASP, l’association des bergers et bergères des alpes, énumère : *“La première source de tension c’est avec le binôme. Ensuite il y a les éleveurs, et puis il y a tous les autres usagers de la montagne : touristes, chasseurs, voisins...”*

Il est souvent difficile de prendre conscience de l’aberration des situations vécues, en raison de l’isolement et de l’absence d’un réseau de pairs structuré. Et comme l’explique Lison, même dans les situations inacceptables, abandonner son travail relève bien souvent du dilemme : *“Partir c’est très dur moralement car si on abandonne les bêtes, elles risquent la prédation et peuvent mourir. On est en proie à une culpabilité permanente, surtout les débutant·es. Les éleveurs le savent et ils jouent là-dessus”.*

Un profil de profession qui se transforme

Malgré les demandes répétées des organisations professionnelles, il n’existe pas de statistique officielle à ce jour permettant de dresser le profil social exact de ce métier. D’après les estimations recoupées de la CGT, et de différentes associations, la profession observe une parité hommes femmes, tandis que les éleveurs eux sont en majorité des hommes. Berger·e est un métier en expansion avec le retour du loup, et le développement des aides de l’État, qui finance désormais des postes d’aide-berger dans les zones de prédation. De manière générale, les carrières sont assez courtes avec un turn-over de 3, 4 ans, qui s’explique par le caractère très usant du métier, ou les mauvaises expériences traversées. Les femmes sont très présentes dans ce métier, mais plus jeunes que les hommes. La plupart des berger·es aujourd’hui ne sont pas issues du milieu agricole : une partie d’entre elle·ux sont des jeunes plutôt précaires qui enchaînent quelques saisons, parfois préalables à une installation agricole. Pour d’autres il s’agit d’une reconversion, comme Edith, la quarantaine, qui a travaillé dans le monde de la culture et est depuis un an bergère dans les Pyrénées : “j’ai fait une dépression liée à une forme d’éco-anxiété. Devenir bergère c’était une manière de faire scission avec la société. J’avais envie de marginalité, envie de me retirer”.

L’arrivée de nouveaux profils comme Edith issus d’un premier parcours professionnel avec un cadre de référence salarial, importe de nouvelles exigences dans le monde pastoral quant au respect des conditions de travail et à la reconnaissance de leurs compétences et responsabilités.

Bergère, un métier pas une religion

Face à ces revendications certains s'inquiètent de l'institutionnalisation de ce métier qui pour beaucoup n'en n'est pas vraiment un : plutôt un mode de vie hors du commun en marge de la société administrée.

Cette tension entre "esprit du métier" et droit du travail s'illustre par exemple sur la question du contrat de travail. *"La culture de l'oralité est très forte, souvent il n'y a aucune promesse d'embauche officielle jusqu'à la montée en montagne"* explique Edith. Idem sur les conditions de logement : *"Demander une cabane décente , où on peut avoir de l'hygiène, certains disent que c'est pas dans l'esprit du berger. "* ajoute Fanny du syndicat Isère.

C'est tout le paradoxe du mythe du berger sauvage et marginal qui fait partie de l'attrait pour l'expérience en estive. Un mythe empreint de virilité qui empêche d'aborder frontalement les questions de maltraitance au travail.

Thierry Oger, ancien berger et bénévole de l'association Aspir a mené une enquête indépendante sur les accidents professionnels et les manquements à l'hygiène et la sécurité. La liste qu'il a dressée est longue : intoxication au monoxyde de carbone ou à l'ammoniac dans les bergeries, eau non potable, blessures liées à la fatigue...: «Berger c'est un métier, pas une religion. Ce n'est pas normal de se mettre en danger. Il y a des femmes qui me disent : j'ai mes règles trois fois dans l'été, comment je fais pour soigner les bêtes sans gants quand il faut ensuite que je m'occupe d'enlever ma mooncup?"

D'après Thierry Oger il faudrait que la Mutuelle Sociale Agricole enquête et fournisse des chiffres pour ensuite pouvoir faire reconnaître les nombreux risques professionnels liés à ce métier. Par ailleurs, *"aujourd'hui le salaire du berger est pris en charge à 100 % ou 80 % par l'Etat en raison de la prédation. Ces économies que font les éleveurs pourraient être investies dans l'amélioration des conditions de travail de leur salarié"*.

Depuis quelques années, des groupes de paires se créent pour lutter contre l'isolement et aider les bergères à conscientiser les situations anormales vécues pendant l'estive. Dans les Pyrénées Edith et quelques autres berger·es, membres du collectif Gardiennes ont proposé un stage d'autodéfense féministe. Le bilan est mitigé : *"Le mot a fait très peur aux bergères et vachères. On s'est rendues compte qu'aborder les choses aussi frontalement c'était pas forcément efficace. La prochaine fois on appellera ça "prévenir les violences sexistes et sexuelles en milieu professionnel."*

En novembre elles ont organisé un week-end debrief d'estive pour se réunir entre bergères et échanger sur leur saison, *"pour qu'on se raconte ce qui s'est passé d'indigeste, mais aussi les petites victoires et les moments de grâce"*. Cette fois elles n'ont pas mis la bannière "violences sexistes et sexuelles", même si elles espèrent que le cadre confidentiel autorisera les participantes à s'exprimer là-dessus. Dans leur boîte à idées, il y a aussi l'envie de réaliser une brochure avec des ressources mobilisables sur le territoire, comme par exemple les numéros d'avocats, ou les associations de défense contre les violences. Ces brochures pourraient être déposées dans les cabanes ou au guichet des institutions agricoles, ou même données avec le contrat de travail. Ce maillage local est à construire sur chaque territoire et pourrait aussi rallier d'autres collectifs en milieu rural déjà impliqués dans la lutte des violences sexistes et sexuelles.

Ressources pour les bergères en galère

le groupe facebook **Bergères guerrières** : pour échanger des conseils, des infos et des bons plans entre femmes bergères

La **ligne d'écoute du réseau Clefs aux pâtres** : 06 99 50 77 05 pour une écoute bienveillante de vos situations difficiles et un accompagnement sur le droit du travail

L'ABBASP Association des bergers et bergères des alpes, qui crée du lien entre les berger·es et porte leur parole auprès des institutions. A la demande de femmes bergères L'ABBASP organise chaque année avec l'association SISTA un stage d'autodéfense en non mixité, afin de lutter contre les violences sexistes et sexuelles dans le milieu pastoral.

Dire la violence en estive, témoignage d'une bergère

châpo : Maïté, aujourd'hui éleveuse-bergère en Ardèche, raconte dans ce témoignage la violence qu'elle a subi dans le monde pastoral. Comment ne pas être dégoûtée du métier après ces expériences traumatisantes ? Comment continuer, comment guérir ?

Juillet 2023, Cévennes ardéchoises. A la fraîche, Maïté retrouve son troupeau, qu'elle a fait transhumér quelques jours auparavant pour monter en estive. Les retrouvailles sont bigarrées et sonores. Une ânesse, trois chiens, des brebis et des chèvres sortent en trombe de l'enclos et sont accueilli-es par l'appel de la bergère. Son objectif numéro 1 ce matin comme tous les autres : « *qu'elles se remplissent de vivant et de bonne matière* ».

Maïté est éleveuse-bergère installée depuis 4 ans en brebis à viande, qu'elle commercialise en vente directe. Contrairement à beaucoup d'éleveur·se·s qui emploient un·e berger·e salarié·e l'été, Maïté garde elle-même ses 270 brebis, vadrouillant constamment d'une commune à l'autre à la recherche d'herbe grasse et fraîche. « *Je fais tout à pied par des chemins et des pistes, dans un périmètre assez large autour de chez moi. Cela me permet de changer d'ambiance et d'énergie, de réseau d'amis aussi* »

Avant d'avoir son propre troupeau Maïté a été pendant dix ans bergère salariée dans les alpages l'été et l'hiver en Provence auprès de différents éleveurs et groupements pastoraux. Pendant la saison estivale, elle gardait des troupeaux de 1500 à 2000 brebis, seule à près de 2000 m d'altitude. Une période riche d'apprentissages et de sensations, mais ternie par un environnement misogyne et vulnérabilisant, qui l'a peu à peu dégoûté du métier. « *En estive, je suscitais beaucoup d'intérêt de la part des hommes, du fait que j'étais une bergère seule là-haut. On venait souvent me voir pour savoir si je ne manquais de rien ; on m'observait aux jumelles, notamment les employeurs et les habitants des villages. Ce sont des vallées assez reculées et la bergère fait l'objet de fantasmes. Plusieurs fois j'ai dû esquiver des tentatives de viols de la part de mes employeurs.* »

Après un épisode particulièrement traumatisant, Maïté décide à contre cœur d'arrêter et part un an enseigner en Guyane. « *J'ai essayé de faire autre chose, mais j'étais trop passionnée pour changer de métier. Je me suis dit qu'en étant à mon compte je pourrai m'affranchir de ça.* »

Pour comprendre comment les violences vécues ont réorienté sa trajectoire intime et professionnelle, nous avons choisi de retranscrire ici le témoignage de Maïté relatant le viol que son employeur a perpétré sur sa compagne en 2016, alors que celle-ci l'accompagnait en estive.

Cette retranscription est tirée d'une table ronde autour des luttes paysannes, qui s'est tenue cet été sur le Larzac au festival des Résistantes à laquelle elle participait. Elle a publiquement relaté les faits devant 300 personnes, brisant ainsi le tabou sur les violences patriarcales¹ dans le monde pastoral.²

1 voir l'ouvrage *Classées sans suite. Les femmes victimes de violence face à la justice*, de Violaine Filippis-Abate

2 Voir l'émission de Radio Tout Terrain enregistrée aux Résistantes "Accès et travail de la terre pour les femmes et minorités de genre" : sur www.radiotoutterrain.fr

« Cet été-là je m'étais fait embaucher en Savoie par un groupement pastoral. Mon (ex) compagne m'a rejoint pour ses vacances. L'ambiance générale était très lourde mais on arrivait quand même à avancer dans la saison.

Un jour, je demande à mon employeur de nous emmener à la station la plus proche pour faire quelques emplettes parce qu'on n'avait plus rien à manger. On arrive, et au lieu de nous déposer à la supérette, il nous dit "je vais appeler des potes, ils ont un resto". Il a fait ouvrir le resto exprès pour nous et on s'est retrouvées dans un traquenard au milieu de plein de mecs du groupement, qui nous ont payé à manger et à boire. On a picolé un peu, mais c'était pas la première fois qu'on buvait des canons. C'est pas ça qui fait qu'on s'est fait violer, comme les flics ont par la suite laissé sous entendre lors de l'interrogatoire. On s'est fait droguer par la pilule du violeur, qu'ils ont certainement mis dans nos cafés. Moi heureusement je n'ai pas bu le café qu'on m'a servi, car il était énorme et j'étais écoeurée à la fin du repas. Ma compagne qui était pudique, a commencé à m'embrasser en public. Sur le moment j'ai pas compris : c'était pas elle, elle ne faisait jamais ça.

Après le repas je demande à mon employeur de nous redescendre au chalet. Au moment de partir, les autres mecs disaient "attendez-nous, on a une réunion et on vous rejoint" et moi je répondais "non non, en fait je ne vous ai pas invités". Mais je sentais qu'ils s'imposaient quand même.

Ma compagne s'est endormie dans la voiture. J'ai trouvé ça étrange car c'est rare qu'elle fasse des siestes. Je me suis dit : elle est fatiguée mais ça va, je gère pour nous deux.

Les brebis chômaient en crête donc mon employeur me laisse là-haut en montagne, et il raccompagne seul ma compagne jusqu'au chalet plus bas. C'est à ce moment là qu'il en a profité pour abuser d'elle. Quand je suis arrivée en fin de journée avec le troupeau, elle était dans le lit toute vaseuse, toute pas bien. Elle ne m'a rien dit. Le lendemain matin elle était là toute blanche, assise sur une chaise, réveillée bien avant moi sans s'être fait de café. Un jour passe, et le surlendemain pareil. Je lui demande qu'est ce qui se passe, elle ne dit rien. On descend faire le marché, je pose des questions, elle ne dit toujours rien. Je pensais qu'elle était malade. On va au resto après les courses, et elle ne mange rien. Je finis par dire "franchement là, il faut que tu me parles". Elle me dit : "j'ai fait un cauchemar, j'ai été violée par le vice-président du groupement". Je lui demande si c'est un cauchemar dans la vraie vie ou dans ses rêves, et elle me dit "c'est vrai". Je lui ai redemandé deux fois, elle m'a dit oui et là j'ai compris. »

Après cela, la compagne de Maité a été prise en charge par les pompiers qui l'ont conduite à l'hôpital. Quand Maité a appelé la présidente du groupement pour l'alerter de la situation, celle-ci a tenté de les dissuader de porter plainte, pour ne pas "faire un scandale dans la vallée". Malgré cela, elles ont déposé deux plaintes : la première par sa compagne pour viol. Cette plainte a été classée sans suite par le parquet de la ville.

Comme l'analyse Maité a posteriori : "Ces montagnes sont régies par des familles qui tiennent des grosses crémeries et fromageries dans la vallée et qui sont intouchables. Ils se connaissent tous, et se serrent les coudes. Le vice-président, c'était un mec du pays. Quand les policiers l'ont appelé, il était parti en vacances avec sa compagne et son nouveau-né. La police lui a dit : finis tes vacances tu passeras nous voir après"...

Un cas supplémentaire qui vient s'ajouter au 70 % de plaintes pour violences sexuelles classées sans suite par la justice.³ "Il aurait fallu mettre énormément d'énergie pour que ça marche, médiatiser l'affaire. Moi je voulais poursuivre la procédure mais ma compagne ne s'est pas sentie capable et je la respecte".

³ Le patriarcat désigne une organisation sociale et juridique dans laquelle les hommes détiennent les moyens de pouvoir, au détriment des femmes.

Maité de son côté a poursuivi le groupement d'éleveurs au prud'homme *"je voulais faire reconnaître que c'était une faute grave de l'employeur et non pas une démission de ma part : ce n'était évidemment pas possible de rester là-haut après ce qui s'était passé."*

Le procès au prudhomme a été éprouvant: *"j'ai découvert le monde des tribunaux, il faut s'accrocher. Leur avocate a dit des trucs horribles devant l'audience : que les mecs venaient nous voir parce qu'on était des filles faciles, qu'on allait en ville, qu'on faisait la fête tout le temps. Moi je faisais des bonds, je me disais calme toi, calme toi"*

Elle s'est fait accompagnée par la CGT et a finalement gagné en appel au bout de 4 ans contre le groupement pastoral. Le violeur lui court toujours et ne sera probablement jamais jugé.

Guérir, se réapproprier son corps et la terre

Fin de journée après une garde jusqu'au coucher de soleil. La discussion reprend avec Maité :*"après le viol j'ai fait du bruit, j'en ai parlé à toutes les associations de berger-es, j'ai pas hésité à tout leur raconter. Derrière, les langues se sont déliées et énormément de bergères ont raconté leurs histoires dans le même genre. Aujourd'hui il y a des listes noires de montagnes où ne pas aller en tant que bergère, ainsi que des juristes et des syndicats qui se sont ralliés à la cause."*

"Bien sûr tout cela avait suscité des peurs. L'année suivante je suis retournée en garde. Je ne laissais plus aucun homme s'approcher de la cabane. Ca peut paraître un peu fou, mais j'avais des armes sur moi. Et je me suis fait une réputation de bergère pas aimable : j'ai fait comprendre que j'étais armée pour qu'on me foute la paix."

L'histoire semble loin à présent. Maïté, qui n'est ni fille d'agriculteur, ni originaire du coin, a décidé de s'installer en Ardèche, avec comme capital de départ une C15 et 40 brebis. *"Après toutes ces expériences là je me suis dit que j'avais plus envie d'avoir à faire à ce gratin. Pour continuer le métier, j'ai décidé de m'affranchir du salariat. Donc la suite logique c'était de constituer mon troupeau et de me lancer dans cette aventure de l'installation"*. Elle a mené un travail de fourmi, pour repérer des parcelles à pâturer, et aller rencontrer les dizaines de propriétaires de ce territoire très morcelé. A force de rencontres, elle tombe sur la personne qui va lui ouvrir les portes : une famille ardéchoise qui possède une grosse partie des terres du villages et qui est touchée par son projet *"ils ont parlé au conseil de la mairie qui a consulté la population pour sonder si mon installation ne heurterait pas trop les gens"*. Aujourd'hui elle a conclu plusieurs accords verbaux, qui lui permettent de pâturer sur 300 ha.

L'accès à des terres, la constitution de son troupeau, l'accueil et l'intégration sur un nouveau territoire ont certainement été des facteurs de guérison.

Bien loin des reliefs ardéchois, en Amérique latine, les femmes rurales des communautés autochtones ont développé une idée force : l'acuerpamiento. Ces femmes qui pensent et vivent un féminisme très différent des mouvements occidentaux, parlent depuis leur expérience de groupe dont les terres ont été colonisées et dont les corps ont été exploités durant plusieurs siècles. Face à une logique extractiviste, ce terme d'*acuerpamiento* désigne la possibilité d'une guérison conjointe, de leurs corps et des territoires qu'elles habitent. L'acuerpamiento incarne une forme d'espoir et de capacité collective à se relever, face à la violence; espoir qui résonne avec l'histoire de Maïté et de tant d'autres femmes dont les corps et le travail sont intimement liés à la terre. Comme l'écrit

l'une d'entre elles, Lorena Cabnal, féministe guatémaltèque : *“se guérir est un acte personnel et politique (...) Se guérir implique de retrouver le territoire du corps avec le territoire de la terre comme une belle possibilité de vie. Et se soigner est aussi un engagement féministe. Nous croyons que les corps guéris sont aussi des corps émancipés”*.